

August 2023

BETWEEN ESCAPE AND EMIGRATION: THE QUEST FOR AN IDENTITY

Marie-Ange Nohra Merhi

Professor, Psychology Department, Faculty of Human Sciences, Lebanese University, Beirut - Clinical Psychologist- Psychotherapist & Psychoanalyst, dr.mariange.Nohra@gmail.com

Follow this and additional works at: <https://digitalcommons.bau.edu.lb/schbjournal>



Part of the [Psychology Commons](#)

Recommended Citation

Merhi, Marie-Ange Nohra (2023) "BETWEEN ESCAPE AND EMIGRATION: THE QUEST FOR AN IDENTITY," *BAU Journal - Society, Culture and Human Behavior*. Vol. 5: Iss. 1, Article 7.

DOI: <https://doi.org/10.54729/2789-8296.1156>

This Article is brought to you for free and open access by the BAU Journals at Digital Commons @ BAU. It has been accepted for inclusion in BAU Journal - Society, Culture and Human Behavior by an authorized editor of Digital Commons @ BAU. For more information, please contact journals@bau.edu.lb.

BETWEEN ESCAPE AND EMIGRATION: THE QUEST FOR AN IDENTITY

Abstract

A real doubt marks the enterprise of an individual, to think of a human dimension that is internal to him, but grows outside him. The desire born in him, develops externally and depends on environmental events. What does separation do as a traumatic incident hindering desire for a young person ?

The best way to define desire, in the psychosocial and geocultural context of this century, would be to raise it in relation to its lack. Indeed, this paradox is inherent in the definition itself. At a certain level a schism takes place in human thought: a schism already existing in the very conception of desire, since wanting something presupposes a priori that this something is missing. Schism whose weight will be estimated with the clinical examination of the meetings and separations made by Rodrigue during his life. This case expose the extent of the psychic disaster caused by emigration.

Lacan affirmed that "Desire is fundamentally [a priori or structurally] lacking in being." We will refer to the psychodynamic approach through the psychoanalyst Freud to understand & treat the patient in his separation problematic. Unlike Christophe Colombe who had gone to discover the new world, Rodrigue qualified as a troubadour given his many journeys punctuated by separations, only followed his parents on the path of their own emigration.

The light given by Freud will allow as the analysis of the case progresses, to better understand Rodrigue, his psychological development, his flaws and tensions or the Identity defused. "Anyone who has the misfortune to immigrate once - only once! - will always remain metic all his life, and a foreigner everywhere, even in his country of origin. It's our curse as immigrants," says Pan Bouyoucas, a Canadian novelist born in Lebanon in 1946.

From the news relating to the successive emigrations of this century, and referring in particular to the last wave of Lebanese emigration preceded by a wave of Syrian emigration and before Iraqi, and before Armenian, in the 4 corners of the world, was inspired this problem. What are the psychological consequences of encounters in the life of a young individual subjected to the migration process?

Only in the course of these encounters, identity can curl, take risks, fade and verge on instability. From the Encounter to the Identity Crisis, there is only one step, crossed by the being who emigrates. There, in this no-man's land, is the Subject more or less "master of his destiny", prisoner of "this in-between" who lets the symptom sneak in, without being able to channel the anxiety, and then positions himself in neurosis. The case of Rodrigue, illustrates this journey, and shows how an Encounter can change a destiny. Its story will be divided into 6 parts:

The 1st speaks of the Encounter with the Other with a capital A, in the Lacanian sense of the term. The 2nd part looks at the Meeting of Different Cultures. The 3rd treats the Meeting when it presents itself as synonymous with Rupture. Part 4 tells the story of the encounter with the chemical substance as a parental substitute. The 5th part relates the Encounter with the past, through the return to the sources. The 6th part focuses on the Clinical sessions which is essentially done through the transfer.

Keywords

Encounter- emigration- rupture - trauma- identity- transfer- identification

1- INTRODUCTION : LE PARCOURS D'UN TROUBADOUR OU L'IDENTITE DESAMORCEE

En latin, le désir veut dire appetitus, ou encore libido. Pour les Grecs, le mot désir désigne Éros, philia, epithumia, hormè. En français, le désir est inclination, souhait, vœu, élan. Dans beaucoup d'écrits psychanalytiques, le rêve se révèle comme la réalisation justement du désir refoulé. Mais ce terme fort singulier, a été substitué dans l'Histoire par « responsabilité » chez Sartre, ou par le terme de « structure » chez Lacan, pour qui le désir est toujours désir de l'Autre...ou même par le terme de « jouissance » chez Reich. Donc qui dit désir, fait émerger nombre d'interprétations divergentes dans le sens et l'emploi. Quelquefois il devient même un concept au même titre du fameux « qui suis-je ? » identitaire, donnant à l'Identité sa voie conceptuelle.

Platon a été le premier à décrire le « *désir comme manque* », installant dans la culture contemporaine, une sorte de métaphore centrale, que Lacan reprend dans son néologisme du désêtre (désir + être).

C'est ainsi qu'au prime abord nous nous retrouvons dans une situation paradoxale, mais connue et classique pour les analystes : faire usage d'un mot et sous-entendre un sens tout à fait autre. N'est-ce pas là tout l'art de l'interprétation analytique ?

Un véritable doute marque inmanquablement l'entreprise d'un individu, à penser une dimension humaine qui lui est intérieure mais se relie et grandit à l'extérieur de lui. Quel est donc ce désir qui se situe en termes de manque ?!

Après des années de pratique thérapeutique et de lectures scientifiques, il semble que la meilleure façon de définir le désir, dans le contexte psychosocial et géoculturel de ce siècle, et sans prétendre transmettre toutes les théories creusées sur la notion, serait en effet de relever le désir comme manque. Il est tout à fait judicieux de soulever cette contradiction inhérente à la définition elle-même, en un point où un schisme s'opère dans la pensée humaine : un schisme déjà existant dans la conception même du désir, puisque vouloir *quelque chose* suppose *a priori* que ce *quelque chose* soit manquant. Et par ce manque déjà, mesurer peut-être, le désir de l'humain qui en est habité.

Schismes dont nous allons estimer le poids avec l'examen clinique des rencontres effectuées par Rodrigue, le cas exposé ci-dessous, sachant que le prénom est fictif pour cause de confidentialité.

Si le terme *schize* est utilisé, c'est parce que Lacan, sous l'influence de sa relecture d'Hegel, avait affirmé que « Le désir est fondamentalement [a priori ou structurellement] manque à être ». D'emblée, ceci provoque les différents modes de pensée, sachant que les thèses psychanalytiques ont rattaché le « désir » sur des notions reliées à l'« interdit » et à la « Loi ». Soit autant de sources de déplacements qui suppriment toute « chair » au désir de l'antiquité, Eros, pour lui donner une contenance psychique, perpétuellement renouvelée depuis Aristote jusqu'à nos jours.

A présent que nous situons la Rencontre entre manque et désir, il en ressort qu'au fil de ses nombreuses rencontres avec d'imminentes personnalités de l'histoire, Freud aussi a tissé puis rompu de nombreux liens, entre amitié et rivalité. Chacune de ces rencontres a créé une attache et chacun de ces liens a été rompu à un moment donné. Ainsi est faite l'histoire des hommes, dont celle du jeune Rodrigue qualifié de troubadour vu ses nombreux voyages jalonnés de séparations.

Contrairement à Christophe Colomb qui était parti à la découverte du nouveau monde, Rodrigue lui n'a fait que suivre trop jeune ses parents sur le chemin de leur propre émigration. Il a grandi sur fond d'aéroports, au milieu des allers retours entre le Liban et l'étranger. Incessants départs et rentrées, rappelant étrangement la balle que l'enfant lance contre un mur en attendant qu'il en découvre le mécanisme, mouvement bercé entre satisfaction et frustration, pertinemment décrit par Freud, le père de la psychanalyse.

Nous avons choisi d'analyser l'histoire de Rodrigue via ses différentes rencontres, ponctuée en parallèle par des rencontres spécifiques de Sigmund Freud qui expliqueront l'aspect clinique de Rodrigue, tout en relevant les dimensions psychologiques personnelles, et les facteurs intrinsèques étrangement universels.

L'éclairage donné par les rencontres de Freud va nous permettre au fur et à mesure que nous avançons dans l'analyse du cas, de mieux comprendre son développement psychologique, ses failles et ses tensions. Tous les peuples du monde ont connu l'émigration, l'ont douloureusement ou fièrement décrite, et même ironiquement parfois :

“Quiconque a le malheur d'immigrer une fois - une seule ! - restera toujours métèque toute sa vie, et étranger partout, même dans son pays d'origine. C'est notre malédiction à nous, immigrants” affirme Pan Bouyoucas¹ (Bouyoucas, 2000) qui est un romancier et dramaturge canadien, né au Liban en 1946, et qui habite Montréal depuis 1963 en y travaillant comme linguiste et écrivain.

De l'actualité relative aux émigrations successives de ce siècle, et en nous référant notamment à la dernière vague d'émigration libanaise puis syrienne encore plus récente, dans les 4 coins du monde, nous nous sommes inspirés cette problématique de la rencontre, telle qu'imposée par l'émigration. Qu'en pense la philosophie qui accompagne l'homme depuis la nuit des temps dans ses divers voyages géographiques et psychologiques ?

Déjà en 1637 René Descartes affirmait *« Lorsqu'on emploie trop de temps à voyager, on devient enfin étranger en son pays. »* (Grimaldi, 1987).

Quelles sont les conséquences psychologiques des rencontres effectuées dans la vie d'un jeune individu soumis au processus migratoire ?

Carl Jung le psychiatre suisse fondateur de la psychologie analytique disait : *"La rencontre de deux personnalités est comme le contact entre deux substances chimiques; s'il se produit une réaction, les deux en sont transformées"* (Jung, 1944).

- ***Freud et Jung : une rencontre inachevée***

Et puisque nous citons Jung, s'il existe des rencontres intéressantes aussi bien par leur connexion, que par leur rupture, ce serait bien celle de Freud avec Jung. Qu'il y ait eu entre ces deux hommes une approche, importante et stimulante pour l'un comme pour l'autre, est un fait incontestable. Ils ont collaboré intensivement pendant six années, une période décisive dans l'histoire de la psychanalyse, partageant une amitié d'une profonde complexité psychologique dont le meilleur témoin se trouve sans doute dans le recueil des 359 lettres qu'ils ont échangées entre 1906 et 1913. Il est vraisemblable que, psychologiquement parlant, leur relation personnelle a plus ou moins été basée sur une relation père-fils (Jung étant de 19 ans plus jeune que Freud). Leur relation évoluera beaucoup au fil des ans, puisque la dynamique qui s'est développée entre eux sera telle qu'après avoir nommé Jung le « dauphin » dès le début de leur rencontre, Freud le déclarera « fou » six années plus tard.

En 1913 la relation se termine brusquement après nombreuses divergences sur des questions théoriques centrées sur la notion axiale de la libido, sa nature et sa fonction, ainsi que sur la question de l'origine de la religion. Jung un peu comme le jeune Rodrigue dont nous racontons l'histoire, aurait cherché chez Freud la validation par un père autoritaire et idolâtré, le respect qu'il n'a jamais ressenti en tant que fils.

Alors de cette rencontre inachevée, entre Freud et Jung, passionnante et créatrice mais brouillée et troublée par d'énormes dynamiques inconscientes, sortent des concepts riches de leur contenu que nous allons exploiter pour l'analyse de notre cas clinique.

Ainsi la rencontre entre attachement et évasion, peut supposer la rencontre de deux amis, deux amoureux, de deux genres humains, de deux cultures. Cela peut sous-entendre la rencontre d'un patient avec son médecin traitant, d'un sujet avec sa passion, ou la rencontre d'un enfant qui découvre le visage de sa mère pour la première fois.

Rencontre de 2 astres qui se croisent et se frôlent, puis se séparent, de deux corps, deux forces mentales, deux cerveaux....

Tant de rencontres stratégiques, tragiques, nécessaires et inévitables... qui nous aident à grandir et participent toutes, d'une façon ou d'une autre, à notre croissance psychique.

Seulement au fil de ces rencontres, l'identité se frise, prend des risques, s'estompe et frôle l'instabilité.

De la rencontre à l'évasion, il n'y a qu'un pas, franchi par l'être qui émigre. Là, dans ce no-man's land, se situe le Sujet plus ou moins « *maitre de son destin* », prisonnier de « *cet entre deux* » qui laisse se faufiler le symptôme, sans pouvoir canaliser l'angoisse. Il se positionne alors inconsciemment dans la névrose.

Le cas de Rodrigue, illustre ce cheminement, et va montrer à quel point une rencontre peut changer une destinée. En effet, durant sa trajectoire d'émigré, le parcours du jeune homme, a été parsemé d'obstacles, de revers, mais aussi de rencontres plus ou moins bénéfiques, toujours surprenantes et étrangement révélatrices de son voyage intérieur.

Nous proposons de diviser l'histoire de Rodrigue en 6 parties :

La 1ere parle de la rencontre avec l'Autre avec un grand A, dans le sens Lacanien du terme.

La 2eme partie se penche sur la **rencontre des différentes cultures**.

La 3eme traite la **rencontre** lorsqu'elle se présente comme **synonyme de rupture**.

La 4eme partie raconte la **rencontre avec la substance chimique** comme substitut parental.

La 5eme partie relate la **rencontre avec le passé**, par le biais du retour aux sources.

La 6eme partie se penche vers la **rencontre clinique** qui se fait essentiellement à travers le transfert.

- ***La 1ere parle de la Rencontre avec l'Autre avec un grand A, dans le sens Lacanien du terme.***

Une toute première rencontre, celle du nouveau-né avec sa mère perçue dans le monde réel extra fœtal. De ce contact initial dépendra toute une série de futures rencontres déterminées par cette principale confrontation, plus ou moins bien instaurée, sur laquelle s'appuie notre démonstration.

Déjà en 1968, et à la suite de Jacques Lacan, Piera Aulagnier psychanalyste et médecin psychiatre, née en 1923 à Milan et morte en 1990, c.à.d. 9 ans après Lacan, précise que l'identification primaire se joue en termes de désir et de demande (Aulagnier, 2016, P.168). Pour l'auteure, elle se joue entre la mère et l'enfant qui ne parle même pas encore. Elle spécifie la rencontre précisément entre la bouche de l'enfant et le sein de la mère, comme étant le prototype d'une relation fondatrice. C'est bien d'une rencontre qu'il s'agit, puisqu'elle y instaure automatiquement l'altérité et la mise en jeu pulsionnel.

Paraphrasant Lacan qui écrit que « *le phallus désire et le sujet demande* » Aulagnier considère que « *la mère désire et l'enfant demande* ». Le désir maternel manifeste par l'offre « *mon enfant me demande* » précède l'appel de l'enfant « *qui pleure appelant* » l'intervention de sa mère. Le besoin de l'enfant s'adresse à la mère en tant qu'objet, introduisant l'enfant à la notion de désir. L'identification primaire est ainsi dialectisée : la mère désire que l'enfant demande et l'enfant demande que sa mère désire.

A cette demande univoque avide et assoiffée du sein maternel, l'enfant se voit condamné à attendre la satisfaction de son désir. Tandis que la mère répond en offrant (ou pas d'ailleurs) son sein comme objet, elle initie inconsciemment l'enfant au désir de l'Autre, qui devient cause de son propre désir. La fonction maternelle mobilisée au sein qui s'offre à la bouche, inaugure une image de plaisir donnant lieu plus tard au moi-plaisir.

« *S'il y a fusion à ce stade, soutient Aulagnier, cela ne concerne que la fusion de deux désirs du même objet, le sein comme offre de la mère et demande de l'infans. Une double aliénation résulte pour l'enfant de cette coïncidence à jamais vouée à être recherchée et plus jamais atteinte sans écart, une aliénation à l'imaginaire de la mère, parce qu'il est identifié à un emblème de sa fonction maternelle et parce qu'il ne dispose que de son corps à elle – sa voix, son sein, sa peau, son image- pour s'organiser en représentation d'un moi-plaisir.* » (Ribas, 2002, P.53).

Dans son œuvre « *la violence de l'interprétation* » en 1975, Aulagnier pose un registre de l'originaire, préalable au primaire, dans lequel sera située « la violence » nécessaire de la rencontre avec la psyché maternelle. Elle y décrit l'étape originaire du premier allaitement, où se manifeste l'exigence de travail demandé à l'appareil psychique du fait de son lien avec le corporel, dans une économie pulsionnelle tout à fait propre cette fois au nourrisson.

L'affect de déplaisir est lui, éprouvé à chaque fois que l'état de fixation devient impossible et que la psyché devrait reforge une représentation. Le déplaisir a pour synonyme un désir d'autodestruction, première manifestation d'une pulsion de mort. D'ailleurs l'auteure définit la pulsion de mort tout simplement comme « désir de non-désir ». Dans le cas clinique que nous exposons, ce sont des notions qui vont jouer un grand rôle dans l'évolution psychique du patient.

Nourrir un enfant c'est donc une façon de l'aimer. C'est en fait vouloir qu'il vive et lui interdire par le soin qu'on lui fournit l'éventualité de la mort. Donc l'activité « *contenante* » de la mère participative à l'expérience de l'enfant, se révèle comme une intrication des pulsions de vie et de mort de l'enfant : « *La mère devient une mère intriquante* » (Ibid. p.54).

Or d'après Ribas (Ibid. p.55) auteur et psychanalyste contemporain, l'identification à la mère est une introjection de cette capacité d'intrication pulsionnelle, qui donne accès à l'organisation de la vie psychique, notamment du noyau masochique originaire qui permettra dans l'absence, d'éprouver le premier sentiment d'être indépendant, tout en érotisant une première attente de la satisfaction- introduction à la temporalité et entraînant à l'instauration de la capacité au désir.

L'identification est donc étroitement liée à la dynamique pulsionnelle. Freud l'expliquait en 1921 dans les Essais de psychanalyse : « *Quand le moi adopte les traits de l'objet, il s'impose pour ainsi dire lui-même au Ça comme objet d'amour, il cherche à remplacer pour lui ce qu'il a perdu en disant « Tu peux m'aimer moi aussi, vois comme je ressemble à l'objet* » (Freud, 1983). Ainsi la vie pulsionnelle d'un individu tend à avoir plusieurs identifications, en passant par l'œdipe, mais déjà dès l'identification primaire qui l'a libéré de l'assujettissement à l'identification narcissique, et l'a fondé comme sujet de sa propre trajectoire.

Cette première rencontre, le petit Rodrigue venu en thérapie à Beyrouth, il y a quelques années, l'a vécue avec sa mère.

Celle-ci issue d'une famille bourgeoise libanaise, s'était mariée par amour avec un jeune homme militant de l'époque de la guerre libanaise. Amoureuse elle l'aurait suivi au bout du monde. Et au bout du monde, elle a bel et bien dû le suivre, car il a dû fuir les menaces de mort, à cause de ses idées jugées trop audacieuses à l'époque. Né de cette union entre amour et terreur, conçu sous l'empressement de la fuite en avant, et l'ambition illimitée d'un père révolté, Rodrigue a appris très jeune à s'adapter. Bien avant qu'il apprenne à marcher, il avait déjà visité 3 continents. Porté par une mère novice et inexpérimentée, il découvrait le monde extérieur en même temps que ses parents découvraient leur parentalité. Il a appris à grandir à leur rythme à eux. Il réagissait à leurs attentes selon leur humeur et non la sienne. « *Je n'avais pas le choix. Personne ne m'a demandé si je voulais ou non sortir sous la pluie ou quitter la terre pour prendre l'avion, ou rester au chaud dans ma couette.* »

Sa maman visant l'aventure, plus que la stabilité, poursuivait son mari nommé à la tête d'une grande entreprise internationale, et lui, suivait sa maman qui finissait souvent seule attendant avec lui à la maison. Ces longues heures ensemble leur auraient permis de se rapprocher si seulement la mère solitaire et nostalgique, était plus présente moralement auprès de son bébé. Rodrigue me décrit sa maman comme une femme froide et lointaine. Affectueuse mais préoccupée à assurer l'intégration dans la société d'accueil, qui ne cessait de changer selon les déplacements professionnels du père, « *elle n'avait pas trop le temps pour moi* » me dit Rodrigue. Elle ne l'avait pas allaité car « *son énergie était déployée à l'adaptation aux efforts du quotidien* », et « *pour ne pas abimer sa poitrine* » rajoute-t-il.

Décrite comme une belle femme svelte et sportive, la mère ne répondait que très peu ou mal aux appels de son enfant. Pédagogue à ses heures de détente, elle lui transmet néanmoins tout le bagage éducatif nécessaire à son intégration scolaire. Mais aucun bagage émotionnel ne s'est inscrit dans la mémoire de Rodrigue de ces 5 premières années passées en exil. Seul instant mémorable fixé à jamais : l'arrivée soudaine d'une petite sœur qu'il n'avait pas demandée « *on me l'a imposée !* » rétorque-t-il.

Ainsi entre deux voyages au Liban, il apprit que sa mère absente, était au Canada pour accoucher de sa petite sœur. Il a fallu donc interrompre ses vacances pourtant agréables au bord de la méditerranée, afin d'accompagner son père réservé et peu bavard, pour rejoindre sa mère à l'hôpital, et faire la connaissance de cette « *nouvelle incrustée* ».

Un des premiers souvenirs traumatisants, revenu à la mémoire de Rodrigue en séance, ce fut le souvenir de son doudou qu'il avait oublié cet Été-là, chez sa grand-mère à la montagne. « *C'est quand on était dans l'avion et que je regardais le ciel en m'endormant, que je me suis rappelé de mon doudou. Mon père embêté par mes cris, ne savait que faire pour me faire taire. Finalement l'hôtesse de l'air était venue m'apporter des crayons de couleurs. Et je me mis à gribouiller un dessin que j'ai voulu exprès noir comme mes idées... Mon père avait fini par déchirer mon papier pour que l'hôtesse ne soit pas vexée car je n'avais même pas utilisé ses crayons colorés.* »

Au retour de ce voyage, Rodrigue découvre une nouvelle maison, car entre temps son père a été muté, et devait se rendre en mission en Asie pour 6 mois. Six mois durant lesquels la maman n'avait d'yeux que pour la nouvelle arrivée. La petite fille aux cheveux dorés ressemblait à une fragile poupée de cristal, que Rodrigue avait une folle envie de briser. Projetant sur elle toutes ses frustrations d'enfant souvent délaissé, se sentant incompris et injustement écarté, il avait du mal à retenir sa haine.

Avec un père absent physiquement car pris par son travail, et une mère plus ou moins absente vis-à-vis de lui, l'enfant grandit en solo. Ses premiers pas dans la vie n'étaient pas sûrs. Il trébuchait partout où il marchait, se blessant les genoux à chaque pas. Insuffisamment sécurisé par ce père avec lequel il n'avait qu'un rapport distant et autoritaire, et insuffisamment « contenu » par cette jeune mère, elle-même isolée, il refoulait sa peine et continuait à assumer le quotidien. Sauf qu'il ne tenait pas en place. Aucune activité ne durait plus de 2 ou 3 semaines. Quant à l'école, il était obligé de la changer tous les ans en fonction du déménagement familial.

Vient alors l'objet transitionnel, comme substitut parental, rassurant l'enfant et faisant taire momentanément ses angoisses. Denys Ribas, dans son livre sur Winnicott, traduit par « *attachement addictif des très jeunes enfants à un objet privilégié* » l'objet auquel le petit enfant s'attache avec passion (Ribas, 2003).

Cet objet transitionnel est une des premières expressions entre l'indifférenciation mère-bébé et l'internalisation de l'objet. A la scène du doudou resté au Liban alors qu'il partait au Canada, succéda une autre scène racontée en séance. « *Je me souviens comme si c'était hier...j'avais raté le train du retour alors que tous mes amis avaient rejoint la maitresse. Ils sont partis sans moi. Je me rappelle avoir attendu sur les quais pendant de longues heures le temps qu'un agent de sécurité vienne me demander ou étaient mes parents. C'était une excursion organisée par l'école. Ma mère était à la maison avec ma sœur et je n'avais pas retenu notre nouvelle adresse encore. Mais à Singapour il y a beaucoup d'étrangers, comment allais-je retrouver ma maison ?* »

Seul, inquiet, se sentant abandonné et presque inutile aux yeux de ses parents, Rodrigue ne s'attribuait aucune valeur subjective. « *En quoi est-ce important que je disparaisse ou non ? Après tout ils ne remarqueront pas mon absence avant la soirée...* »

En quoi l'expression de cette nonchalance est-elle hasardeuse ?

Hasardeuse car une mère psychologiquement absente d'emblée, ou peut-être déprimée à cause d'un deuil quelconque, absorbée par un autre enfant, en tout cas non fonctionnelle dans sa relation avec son bébé pourrait causer une répression des mouvements identificatoires. Cette mère psychologiquement absente ne permettrait pas à son enfant de développer suffisamment ses potentialités, pas plus en sa présence qu'en son absence.

Même si l'échange existe, il reste un mode d'expression incomplet, puisqu'il n'est pas investi comme base de compréhension mutuelle.

Rodrigue avait 7 ans lorsque son grand-père paternel décède au Liban, laissant derrière lui de grosses dettes financières, que le papa de Rodrigue, en bon fils unique devra rembourser. Encore d'autres départs et d'autres ruptures, ont fait que le jeune enfant se retrouve à Dubai, puis au Qatar avant de rejoindre les pays du Nord de l'Afrique comme l'Algérie, la Tunisie et le Maroc. Réussissant à l'école sans trop savoir comment, il ne garde de son passage dans tous ces pays, aucune amitié particulière. Bien au contraire, c'est avec amertume qu'il se souvient des séparations qui avaient lieu en fin d'année.

« Je savais qu'il y avait de fortes chances que je ne retourne plus à cette école l'an prochain. C'est pourquoi, que je travaille ou pas j'allais passer de classe, vu que ce sera un nouveau système scolaire en fonction du pays ou j'allais atterrir. Je n'avais aucun intérêt à me faire de nouveaux amis. A quoi sert de m'attacher à quelqu'un que je n'allais plus voir dans quelques mois ? » A tel point que l'enfant n'investissait plus ni son potentiel intellectuel ni affectif pour prouver quoi que ce soit à qui que ce soit.

La relation réciproque entre la mère et son enfant, selon son emprise ou son accrochage pourrait créer le besoin d'un objet transitionnel. D'après Winnicott, l'objet transitionnel serait un objet d'addiction structurant parce que, créé par l'enfant, il le dégage de la mère sans dénier son absence et contribue ainsi à l'internalisation de l'objet.

C'est la confiance du bébé dans la réassurance maternelle, dans la fiabilité de sa présence qui lui permet d'affronter les angoisses dépressives et de persécution dans lesquelles le plongent les éléments extérieurs et intérieurs perçus comme dangereux.

M. Klein (Payot 1978) dit que c'est grâce à la victoire de l'amour sur la haine que l'enfant peut éprouver en lui, le triomphe des pulsions de vie, sur les pulsions de mort (Klein, 1984, P.35). A travers l'apaisement et le plaisir éprouvé, l'enfant reçoit l'amour formant la dimension affective, qui l'introduit dans une relation d'échange où les soins reçus, permettent l'étayage des pulsions, auxquelles l'enfant est entièrement soumis au début de sa vie. Winnicott à ce sujet parlera de « *la mère suffisamment bonne* » pour permettre à son enfant l'autonomisation (Winnicott, 2000).

Il est clair que les parents de Rodrigue n'ont pas fait attention à ses besoins affectifs. Ils ne lui ont pas expliqué le pourquoi de tous ces investissements matériels au prix de tant de ruptures émotionnelles. Ni son père ni sa mère n'ont su que l'enfant enterrait en lui son envie de vivre. Il retenait ses larmes au fond de ses yeux et camouflait ses amours dans le fond de son cœur. Leur parcours migratoire les a aidés à faire fortune bien sûr, mais n'a pas aidé leur fils à maintenir ses objets internes, alors que ceux-ci n'ont pas été suffisamment stables.

La famille est le berceau de l'enfance, en ce sens qu'elle est le contenant du sujet dès sa naissance. Ce groupe familial, aussi petit soit-il, identifié et identifiant, encadre l'enfant sur le plan physique et psychologique.

Déjà par le nom qu'il donne à l'enfant, il concrétise une enveloppe sociale qui délimite l'intérieur de l'extérieur. Cette enveloppe protège l'individu, ou l'implique parfois, dans les événements collectifs, notamment ceux de l'Histoire, mais aussi ceux de la vie quotidienne qui conditionne l'évolution de tout être.

2- RENCONTRE DES DIFFERENTES CULTURES :

« *Nul ne peut avoir de lien avec son prochain s'il n'en a d'abord avec lui-même* » (Yung, 2011)

La Rencontre des différentes cultures, via les divers séjours ici et là, a enrichi Rodrigue. A l'école de la vie il a appris beaucoup plus que les autres enfants de son âge. Il connaît la différence entre le racisme et la tolérance, la solidarité et le bullying, l'ouverture et la violence. Avant ses 10 ans, il avait déjà rencontré plein de situations que je ne peux conter en si peu de temps, qui lui ont expliqué en pratique comment se produit la marginalisation d'un individu. A 11 ans à peine il connaissait tout sur les préjugés d'un pays avant même de le visiter. Ses parents étaient épatés par sa culture et sa capacité à saisir les codes des diverses mentalités. Il avait toujours le tact pour obtenir à temps ce qu'il voulait et le flair pour échapper au danger. Son identité s'est forgée avec une plasticité et une contradiction telles, qu'il est assez souple et rigide à la fois. Souple pour accepter tout ce qui s'impose à lui, et rigide pour ne pas se plier sous les pressions. L'enfant donc était résistant.

Certaines étapes de la vie induisent invariablement des évolutions identitaires, positives ou négatives. Devenir adolescent, changer de pays ou d'institution, toutes les modifications du statut personnel ou social appellent des réaménagements identitaires. Etre un enfant unique ou devenir l'ainé, être malade ou devenir responsable, etc. sont autant de changements du statut qui induisent un changement de rôle également.

Si l'identité sociale relève d'une appréhension objective qui désigne l'ensemble des caractéristiques définissant le sujet et permettant de l'identifier de « l'extérieur », l'identité personnelle, elle, renvoie à la perception subjective qu'a un sujet de son individualité. Dans le cadre d'un cheminement individuel, elle inclut donc les notions de conscience de soi et de définition de soi. La conscience qu'un sujet a de lui-même est nécessairement marquée par ses catégories d'appartenance (son état civil, son statut, ses rôles...) et par sa relation avec autrui. L'identité personnelle constitue là, l'appropriation subjective de l'identité sociale.

Trois facteurs psychologiques participent au développement du Moi dans l'itinéraire d'un individu :

- les caractéristiques du Moi héréditaire (qui sont en dehors de notre portée)
- les influences des pulsions instinctives (retrouvées à tout moment de notre vie)
- l'influence de la réalité extérieure

Les premiers mois de la vie, les facteurs autonomes qui relèvent de l'hérédité sont inopérants, orientés par les pulsions et les besoins. Quant à l'influence de la réalité externe, elle est extrêmement limitée chez le nouveau-né.

Au fur et à mesure qu'il prend conscience du monde environnant, matériel et humain, l'enfant commence l'ébauche du surmoi. Le Moi héréditaire s'investit alors dans la perception des choses et des événements.

Le Moi n'est donc pas une entité psychique mais un processus. « *Il se structure dans le temps et prend forme progressivement dans le cadre maturatif de la relation* » (Cyrulnik, 2000). Ce qui est hérité représente un potentiel de résilience ou de défaillance à développer des systèmes comportementaux, capables de s'adapter à l'environnement particulier dans lequel le Moi grandit. Ces systèmes sont dotés d'une certaine immunité face aux traumatismes psychiques et sociaux de l'existence. Ils sont capables de les contenir voire de les neutraliser. C'est ce qu'a développé Cyrulnik dans le concept de la résilience.

Or le migrant, vit toujours entre 2 : A aucun moment de sa vie, « lui et sa société d'accueil » n'équivaudra pas l'équation « lui et son pays d'origine ». Quitter un mode de vie, un entourage, des amis, pour aller s'installer dans un autre milieu, selon d'autre mode de vie, même quand cet endroit semble meilleur, ne sera bénéfique pour la personne, que s'il est le résultat d'un choix conscient raisonné.

Lacan affirmait que « *le moi est un objet fait comme un oignon, on pourrait le peler et on trouverait les identifications successives qui l'ont constitué* » (Dubar, 1961, P.45). L'identité humaine n'est donc pas donnée une fois pour toutes à la naissance, elle se construit dans l'enfance et doit se continuer tout au long de la vie.

Mais la culture fournit un cadre global de pensée et de désirs, englobant l'inconscient et les fonctions du Moi, si bien qu'il est impossible de concevoir des identités indépendantes du modelage culturel.

C'est ainsi que le contexte apparaît implicitement comme non structuré, alors que l'identité est présentée comme une construction autonome du moi, en même temps dépendante d'autrui. L'identité devient la résultante des différentes identifications qu'a connues le sujet au cours de son développement. Elle est donc envisagée comme un produit alors que l'identification est définie par Freud lui-même comme un processus.

3- RENCONTRE SYNONYME DE RUPTURE :

Il est a été démontré que la rencontre porte en elle-même le potentiel de la séparation. Qui dit Rencontre dit forcément Rupture.

De l'historique familial de Rodrigue: Le couple parental- la guerre- l'émigration- la naissance de la petite sœur- les multiples déménagements- les échecs successifs- nous avons un aperçu de l'influence transgénérationnelle qui est venue se greffer à son anamnèse personnelle, à savoir la constitution de sa personnalité- ses tendances et ses identifications.

Anthropologue, mais psychanalyste d'origine, Erikson s'est appuyé sur la notion d'identification telle qu'elle avait été décrite par Freud, pour comprendre la crise identitaire.

Il dit que dans un premier moment, la libido et l'intérêt du moi vivent unis et inséparables dans le moi se suffisant à lui-même, de telle façon que le narcissisme serait la forme la plus primitive d'identification.

Cependant la recherche de satisfaction se déplace assez vite de l'individu lui-même à un objet extérieur. De cette façon, l'identification constitue « *premièrement, la forme la plus originaire du lien affectif à un objet ; deuxièmement, par voie régressive, elle devient le substitut du lien objectal libidinal, en quelque sorte par introjection de l'objet dans le moi ; troisièmement, elle peut naître chaque fois qu'est perçue à nouveau une certaine communauté avec une personne qui n'est pas objet de pulsions sexuelle.* » (Erikson, 2011)

L'autre processus fondamental à l'œuvre entre l'enfant et son entourage est l'introjection, concept traité par Ferenczi dans son premier travail théorique. Concept à distinguer de l'incorporation, qui correspond à un fantasme, alors que l'introjection, est définie comme un processus. Et là nous ouvrons une parenthèse pour préciser qui est Ferenczi pour Freud.

- **Rencontre de Freud avec Ferenczi**

De tous ses élèves, Ferenczi était le plus proche de Freud. Tous deux fils d'émigrants, sans jamais renier leur origine, ils s'étaient néanmoins bien intégrés à la culturelle austro-hongroise.

Dès leur première rencontre, Ferenczi, fut accueilli à bras ouverts par Freud, qu'il a accompagné dans tous ses « combats psychanalytiques ». Cependant cette parfaite harmonie s'est vite brouillée. Alors que son compagnon de travail s'attendait à une camaraderie personnelle gaie et sans contrainte, Freud lui tenait à l'approfondissement intellectuel de ses idées sans plus. Au fur et à mesure qu'ils se rencontraient, une série de petits événements éloignaient les 2 amis de plus en plus. Pourtant Ferenczi avait apporté une importante contribution théorique à Freud, notamment au sujet de l'introjection (qui veut dire inclure dans sa sphère d'intérêt une part aussi grande que possible du monde extérieur), concept fondamental pour la compréhension de la relation entre l'enfant et son entourage, tout comme celle entre l'analyste et l'analysant.

A la demande de son élève souffrant psychiquement, Freud accepte de le prendre en psychanalyse, entravant ce qui deviendra plus tard une règle d'or pour les analystes « *la neutralité bienveillante* ». Cette thérapie les a plus éloignés que rapprochés, déçus tous deux l'un de l'autre. Ferenczi a voulu dénouer les fils entremêlés du transfert et du contre-transfert par une meilleure compréhension de son rapport compliqué, intra et extra-analytique avec Freud. Mais en butant sur le trauma, il était devenu le pionnier d'une analyse qui n'épargne pas l'analyste encore moins l'analysant.

Marqué par ses rapports avec Freud, Ferenczi considérait que l'intellect ne naît pas des souffrances ordinaires, mais seulement des souffrances traumatiques. Tandis que pour Freud, la réalité psychique interne prime toujours sur le trauma, qui est un évènement situé dans la réalité extérieure. C'est d'ailleurs pourquoi selon lui, l'analyse serait un processus interminable.

De cette réalité extérieure la durée de l'exil, peut causer un traumatisme psychologique irréversible. Il faudrait que l'émigré passe un séjour suffisamment long pour permettre une décentration psychologique, capable de l'amener à saisir en profondeur la pensée étrangère, et à échanger avec l'autre culture dans une reconnaissance mutuelle. Cette élaboration intrapsychique n'est pas du tout évidente pour un enfant, encore moins pour un jeune en pleine crise d'adolescence.

En réaction à ce chambardement psychique interne, Rodrigue sortant de son mutisme infantile, muni de son énergie vitale, va anticiper ses ruptures par des gestes de rébellion. En dévoilant sa colère face à l'autorité, il va la défier. Ne pouvant canaliser encore ses pulsions, il va se justifier les séparations qu'il vit, en s'auto-punissant pour des actes de délinquance commis ou planifiés.

En réalité, son comportement n'est que l'expression non verbale, d'une tristesse absolue accompagnée par un sentiment de perte immense : perte de soi, perte de ses points d'attache, et perte de tout espoir. Cette sensation de vide pratiquement insupportable engendre la nécessité de trouver des remèdes provisoires. L'abus d'alcool, la drogue, l'excès de vitesse et de consommation, sont autant des comportements à risque qui vont devenir des modes de compensations.

Cette course effrénée à la recherche d'une sécurité psychique aléatoire, va à son tour donner naissance à la culpabilité. La boucle est bouclée : le comportement du jeune n'est qu'un appel au secours. Il se montre fort pour déguiser sa peur. Face à une mère perfectionniste il agit en imparfait.

Dans ce cas de figure notamment, la personne évite d'assumer la responsabilité de ses actes et se cache derrière un déni, qui s'expliquera par :

- L'effacement de la dimension volontaire du départ
- L'effacement de la capacité de choix du pays d'accueil
- L'idéalisation rétrospective du pays d'origine
- L'idéalisation rétrospective de la situation personnelle dans le pays d'origine

Le déni en psychopathologie est ravageur. Non seulement il interdit les réaménagements identitaires nécessaires à une adaptation viable du jeune émigré aux réalités de son inscription sociale, mais il peut toucher gravement le lien au réel, et plus directement encore, le lien à soi.

Dans ces conditions, la migration non seulement met en cause la continuité du sentiment identitaire, mais rend difficiles les réaménagements psychologiques nécessaires pour que l'émigré s'adapte à sa nouvelle situation sans déchirements intérieurs majeurs.

4- RENCONTRE AVEC LA DROGUE

Dès 13 ans, Rodrigue entame une adolescence difficile. Bloqué dans des idées pessimistes, il a du mal à s'en sortir. Il ne se concentre plus pour retenir ses leçons, n'arrive plus à suivre ses études, coupe ses relations avec ses amis déjà rares, mange peu. Enfermé dans sa chambre pour de longues heures de solitude ou de sommeil interrompu, il essaye de travailler mais n'y arrive pas. A 18 ans il obtint son Baccalauréat de justesse. Son père tente de le caser dans des stages professionnels, pour l'obliger à construire un projet d'avenir, mais le jeune rencontre des difficultés d'adaptation et lâche les petits boulots au bout de 3 mois. Il se révolte contre ce père *«qui ne pense qu'à lui en premier»*.

Seule occupation qu'il trouvait intéressante, pendant ses heures de solitude, consistait à peindre sans visée préalable *« comme ça pour tuer le temps »*. Ce moyen déployé l'aidait à évacuer ses colères et ses frustrations. Il dessinait tout ce qu'il lui venait pas la tête : des paysages- des portraits- de l'aquarelle- de l'abstrait.

Sans être particulièrement doué dans ce domaine n'ayant jamais pris de cours particulier, la peinture était pour lui une échappatoire, une fenêtre par laquelle surgissaient des êtres désirés à qui il donnait forme tel un magicien « *tout comme je faisais disparaître des êtres qui m'ennuyaient dans la vraie vie* » complète-t-il. En donnant libre cours à son imagination, le jeune s'inventait un tunnel où il noyait sa double vie. Un milieu neutre au bout duquel il s'ouvrait au champ du possible pour fuir l'impossible à supporter.

Pendant une autre activité artistique emporte l'attention du jeune homme. C'est son saxophone, un instrument de musique qu'il a performé sans l'aide de qui que ce soit. A force d'y jouer, il devint très doué. Les morceaux qu'il joue plaisent à sa mère « *elle ne m'écoute que quand je joue sa musique préférée. Là elle se souvient de mon existence !* » Le saxophone de son adolescence aurait-il remplacé le doudou de son enfance ? « *C'est mon seul véritable compagnon. Quand on m'invite quelque part je l'emporte avec moi. C'est grâce à lui que j'ai rencontré ma petite amie* ». Cet investissement affectif auprès de sa copine, réconcilie Rodrigue avec le genre féminin. Ses 2 activités pratiquées jour après jour, ont formé la bouée de sauvetage d'un adolescent solitaire et malheureux.

Ces détails permettent d'aborder autrement cette personnalité à la fois renfermée et étrangement créative. Bien que ses dessins ne possèdent aucune couleur claire, les quelques aperçus que nous en avons eus étonnent par la force de leur expression : ils sont débordants de vie.

Freud aussi avait rencontré un jour, un peintre de renommée : il s'agit de Salvador Dali.

- **La rencontre entre S.Freud et S.Dali**

La rencontre entre les deux hommes a été facilitée par un ami commun Stefan Zweig qui voulait lui présenter un de ses « *plus grands admirateurs et, avec toutes ses petites folies, peut-être l'unique génie de la peinture moderne, Salvador Dali* » dit-il. « *Selon moi Salvador Dali (pour bizarres que certaines de ses œuvres puissent être) est le seul génie dans la peinture de notre époque et le seul qui lui survivra, défenseur fanatique de ses propres opinions, et le plus fidèle, le plus reconnaissant des disciples que vous avez parmi les artistes.* » (Zweig, 1982, P.488).

« *Métamorphose de Narcisse* » en 1937 est le premier tableau obtenu entièrement, d'après l'application intégrale de la méthode paranoïa-critique. Zweig le présente à Freud : « *A titre de justification, nous vous apporterons sa dernière œuvre, qui appartient à M. Edward James, pour vous la montrer. Je crois que personne, depuis les maîtres anciens, n'a su trouver de telles couleurs et quelque symbolique qu'il puisse paraître, je trouve dans les détails une perfection en regard de laquelle toute la peinture de ce temps me semble pâlir. Ce tableau a pour titre Narcisse et il a peut-être été créé aussi sous votre influence* » (Ibid. P.488).

C'est ce tableau que Freud a observé pendant que Dali de son côté, exposait ses théories sur la paranoïa, pour impressionner Freud. Mais ce dernier se contenta de regarder le peintre, comme s'il aspirait de tout son être à saisir sa réalité psychologique.

De cette visite Dali dira : « *Freud ne connaissait rien de moi que ma peinture qu'il admirait. J'essayai de paraître à ses yeux une sorte de dandy à "l'intellectualisme universel"* » (Dali, 1952, P.24).

Cette rencontre a amené Dali à produire divers portraits de Freud. Ces croquis, Zweig n'osera pas les montrer au vieil homme tellement qu'ils étaient troublants de vérité. Mais il écrira : « *Je n'ai jamais eu le courage de le montrer à Freud, car Dali, avec sa clairvoyance, avait figuré la mort dans ce dessin* » (Zweig, 1982). En effet, Freud meurt un an plus tard (septembre 1939).

La rencontre de Dali montre à quel point Freud savait prendre du recul face à l'objet observé. Il appréciait l'art mais ne s'en laissait pas facilement impressionner. Cette rencontre nous apporte un éclairage indirect à l'histoire de Rodrigue. Elle dévoile la facette cachée des personnalités artistiques. Ce côté à la fois génial et marginal, qui reflète si bien la réalité par ce qu'ils appréhendent de façon si touchante, mais aussi par ce qu'ils cachent de leur traumatisme et qu'ils fuient de façon si affolée.

Cet aménagement – par la sublimation comme mécanisme de défense, est essentiel à la survie de Rodrigue, mais il reste précaire quant aux relations sociales qu'il autorise. Ne croyant en aucune religion, le jeune homme affronte ses difficultés psychologiques sans repère spirituel. Quelques jeunes de son âge issus d'émigration aussi, ayant un profil social similaire, représentaient son ultime recours. « On discutait peu. La parole n'était pas nécessaire. Aucun de nous ne voulait révéler quoi que ce soit sur ses origines. Mais on se retrouvait pour échapper au bruit de la modernité » dira-t-il plus tard en séance. Ayant chacun subi un traumatisme migratoire distinct, greffé sur une prédisposition psychique névrotique, le rassemblement de ces jeunes en une bande de copains rebellés, leur donna une consistance commune.

Freud accordait une importance considérable à deux aspects de la réalité : la réalité psychique distinguée de la réalité actuelle. En 1937 lorsqu'il expliquait que les causes de la maladie mentale étaient soit constitutionnelles soit traumatiques, il précisait que certains individus parviennent à transformer un événement subi passivement en quelque chose d'actif, pour contrôler leur expérience traumatique passée. Il arrive que le sujet essaie de liquider ses conflits par des moyens projectifs. Ce qui n'empêche pas l'identification inconsciente de certaines dimensions sadiques ou punitives dans la structure du surmoi, de se retourner contre le sujet.

Dans ce cas ponctuellement, l'individu va se punir à travers l'échec à répétition, que ce soit sur le plan affectif ou professionnel. De tels individus ont du mal à reconnaître qu'ils sont les artisans de leurs propres échecs. Ils sont plus facilement portés à croire à la conspiration. Nous allons constater à quel point Rodrigue rentre dans ce cas de figure.

Toute culture véhicule des règles ou conventions qui régissent les contacts humains de la population qu'elle englobe en leur assurant cohérence et cohésion.

Dans les sociétés complexes devant la multitude de sollicitations dont ils sont l'objet, les hommes éprouvent pour s'épargner psychiquement, un besoin croissant de normalisations comportementales. Là se dressent 2 genres de réactions :

- La première caractérise l'acceptation pure et simple des autres normes étrangères sans manifestation d'intérêt pour celles-ci, sans désir de compréhension.
- La seconde est seulement capable d'accepter comme naturel et surtout normal le code social de sa propre culture à l'opposé de toutes les autres perçues comme inférieures et artificielles.

Ces considérations en matière psychologique sont fonction du niveau de rigidité ou de souplesse éducative, familiale, scolaire et sociale des sujets. Les efforts trouvés pour tenter de se dégager des tensions existantes entre ces différentes places sont coûteux. Il existe une difficulté à Être dans cet « entre-mondes » dont l'édification est renforcée de l'extérieur, au travers du regard et du discours portés sur les migrants en tant qu'étrangers.

Partie intégrante du processus de rétablissement dans un nouveau pays, l'acculturation exige le remplacement de certaines croyances, valeurs et pratiques du pays d'origine par des croyances, valeurs et pratiques du pays d'adoption. Le processus psychologique et le niveau d'acculturation des individus à leur arrivée dans un nouveau pays dépendent des nombreux facteurs comme l'âge au moment d'émigrer, la maîtrise de la langue, et le réseau de soutien.

Évoquant sa volonté de s'intégrer dans un pays dont il partage les valeurs démocratiques et humaines, Rodrigue à son arrivée au pays adoptif, ressent à chaque fois un écart entre ce qu'il espérait et ce qu'il découvre, entre l'image qu'il avait de cette culture et la réalité à laquelle il se trouve confronté. Il se met alors à adopter des normes et modes de vie considérés universellement comme instrument de réussite par les jeunes de sa génération (notamment les applications sur Internet). Mais a contrario, c'est sur ces racines qu'il s'appuie pour se donner contenance.

Une des stratégies d'adaptation empruntée par Rodrigue pour se protéger de la marginalisation auprès d'une bande de jeunes de son quartier, fut l'adoption d'un comportement dysfonctionnel tel que la prise occasionnelle de drogue.

Le choix de cette stratégie défensive est relatif à sa constitution psychique personnelle, dans un contexte de migration. Cette sorte de déviance a entraîné une perte majeure du respect de sa culture initiale, marquant l'écart socioéducatif qui sépare sa famille de la société d'accueil. L'assimilation de ce qui n'est pas la norme dans sa famille, a engendré des conflits avec ses proches et l'a condamné à une adéquate contestable des codes des deux pays.

Nous rappelons que pour Winnicott, l'objet transitionnel est un phénomène universel. Son absence témoignerait d'un développement émotionnel très perturbé. Il évoque alors la possibilité d'une psychopathologie dans l'aire des phénomènes transitionnels puisqu'il écrit, à propos de l'enfant à la ficelle : « *Un chercheur qui ferait une étude de ce cas de toxicomanie prendrait-il suffisamment en considération la psychopathologie qui s'était manifestée, chez ce garçon, dans l'aire des phénomènes transitionnels ?* » (Blondel, 2004).

Si nous suivons Winnicott, on pourrait alors considérer qu'il existe une transition universelle par une relation d'addiction à un objet autre que la mère, qui serait un premier déplacement des investissements psychiques.

De son côté McDougall (McDougall, 1978) parle de substances addictives comme substituts d'un objet transitionnel mais précise que, si l'objet transitionnel représente le « *début de l'introjection d'un environnement à fonction maternante* », les objets d'addiction ne remplissent pas cette fonction, voire s'y substituent, puisqu'ils sont censés remplacer la fonction maternante primaire manquante. Dans quelle mesure le cas de Rodrigue illustre la place qu'a prise la drogue, considérée comme un objet permettant de maintenir le déni du manque (manque de sa mère et de sa terre) ?

Rappelons-nous la scène du doudou oublié au Liban, que Rodrigue a décrite en séance. Winnicott précise que ce n'est pas l'objet qui est transitionnel, c'est l'utilisation que l'enfant en fait. Des différentes caractéristiques de l'objet transitionnel j'évoquerai, outre la notion essentielle d'objet créé-trouvé, un objet qui « *dégage l'enfant du besoin de la mère elle-même* », jusqu'à devenir plus important qu'elle à la limite. L'objet est donc indestructible, et permet à l'enfant d'agir sur lui ses mouvements pulsionnels sans aucun risque. Or l'objet de Rodrigue l'a lâché alors qu'il en avait trop besoin... Était-ce le début d'une autre séparation ?

Or chez Rodrigue cet objet transitionnel, ce doudou symbole de stabilité, seul objet de substitut emporté avec soi n'importe où, avait disparu quand il était petit. Plus tard il le remplace par le saxophone. Instrument de musique qui représente à la fois le plaisir et la compensation. Le jeune homme a fonctionné en utilisant tous ses mécanismes de défense : dès qu'un contenu est évacué, il est impossible de parler d'un contenant devenu vide. Alors l'angoisse se déplace, ou un autre contenu substitutif est importé.

Freud disait : « *La psyché en arrive à l'affect qu'est l'angoisse lorsqu'elle se sent incapable de liquider une tâche en provenance de l'extérieur (danger) par une réaction correspondante ; elle en arrive à la névrose d'angoisse lorsqu'elle se voit incapable d'égaliser l'excitation (sexuelle) d'origine endogène* ». Il s'agit donc d'une réaction plus ou moins adaptée à la perception d'un danger extérieur qu'on peut mettre au compte de l'instinct de conservation.

Là, le facteur traumatique n'est pas dans le déplacement géographique précisément mais bien dans le déplacement des instances internes qu'il cause à l'organisation psychique. L'insistance sur la nature extérieure du danger porte à imaginer qu'il s'agit d'un dommage réel objectif, infligé à la personne. Or ce qui est appréhendé est un endommagement interne, psychique « *un état d'excitation et de tension qui est ressenti comme déplaisir et dont on ne peut se rendre maître par une décharge* ». Freud rajoute : « *Ce qui est donc redouté, l'objet de l'angoisse, est, à chaque fois, l'apparition d'un facteur traumatique qui ne peut être liquidé selon la norme du principe de plaisir.* »

Le Moi « éfracté » comme lieu du ressenti de l'angoisse, est pour ainsi dire dissocié du ça et du surmoi. Il subit le trauma. L'angoisse est la réaction originelle au trauma. Le Moi qui a vécu passivement le trauma en répète une reproduction affaiblie, dans l'espoir de pouvoir en diriger le cours en agissant par lui-même.

Par cette façon de vouloir être actif au lieu de passif, de devancer la difficulté avant qu'elle ne surgisse dans le réel, le sujet cherche à maîtriser psychiquement ses impressions de vie, ignorant le cheminement que pourraient prendre ses pulsions. Freud reconnaît trois significations à la notion de traumatisme : « *celle d'un choc violent. Celle d'une effraction, celles de conséquences sur l'ensemble de l'organisation* ». La névrose traumatique se définit donc comme un type de névrose où l'apparition des symptômes est consécutive à un choc émotionnel le plus généralement liée à une situation où le sujet a senti sa vie menacée.

Pour S. Freud, un événement n'a d'effet traumatique que s'il crée une rupture qui fait date. Il doit marquer dans la chronicité de l'histoire un avant et un après. Il instaure un changement subjectif dans la vision de l'homme de sa propre destinée. Ce renversement subjectif provoque une fracture psychique. Ce qui signifie que les pensées antérieures sont évacuées au profit d'une nouvelle logique qui change le rapport du sujet à son monde. Cette rupture avant de solidifier de nouvelles assises au niveau de la psyché, engendre une résistance plus ou moins consciente, et plus ou moins forte, comme il a été démontré dans le cas de Rodrigue.

Freud précise : « *Dans le cours du développement vers la maturité, il faut donc que les conditions génératrices d'angoisse se liquident et que les situations de danger n'aient plus la même signification.* » Il rajoute : « *D'ailleurs, quelques-unes de ces situations de danger persistent plus tard grâce à des changements dans les conditions anxieuses, selon les circonstances de la vie* » (Freud, 1926).

Donc si l'individu ordinaire se soustrait à ses situations anxieuses, il ne les exclut jamais pour autant définitivement. Certaines tensions externes peuvent réveiller à nouveau les tensions internes refoulées. C'est d'ailleurs parce que ces situations anxieuses ne sont jamais tout à fait résolues, que tout sujet peut devenir victime d'une névrose. Ceci est confirmé par Freud lui-même : « *le névrosé ne diffère du normal que par l'excès de ses réactions à l'égard de ces dangers. L'âge adulte ne prémunit pas entièrement contre le retour de la situation traumatique initiale. Il existe pour chacun une limite aux excitations tendant à la décharge que son appareil psychique est capable de contrôler.* » (Ibid., chp.VII)

Rodrigue a trouvé dans la drogue, son moyen de décharge émotionnelle. Que le transfert vienne au premier plan d'une relation fonctionnelle et tout peut devenir, en effet, très complexe, comme le simple exemple des jeunes qui aiment tellement leur chef de bande au point d'accepter de commettre des délits pour lui plaire, voire le sauver si nécessaire. Le dépassement de l'autorité faisant preuve d'amour inconditionnel, le jeune s'engouffre dans un labyrinthe sans issue. Si la relation au parent s'y répète inconsciemment, on peut alors penser que la difficulté s'établira durablement au prix des "désavantages" les plus grands dans une économie imaginaire déréglée.

Pour finir ce chapitre concernant la prise de drogue et les séparations malmenées, nous citons Devereux (1965), qui considère l'évènement migratoire comme un acte psychique en soi :

« *Par la rupture du cadre externe qu'elle implique, la migration entraîne par ricochet une rupture au niveau du cadre culturel intériorisé du patient étant donnée l'homologie entre la structuration culturelle et la structuration psychique* ».

Donc quelles que soient les raisons sous-jacentes de cet acte social aux implications personnelles, la migration se révèle potentiellement traumatique. Un trauma qui va induire de nécessaires réaménagements défensifs, adaptatifs et plus ou moins structurants.

5- RENCONTRE- RETOUR :

« *Mon désir de revenir dans ma ville natale est profond intense et impérissable. Ce n'est pas un simple lieu géographique. C'est une partie de moi, qui continue à exister mais en dehors de moi. Retourner dans ce lieu qui m'a vu naître c'est comme revenir dans le ventre de ma mère. C'est vital pour moi. J'ai l'impression qu'on m'a coupé prématurément le cordon ombilical.* » Dit Rodrigue, pour expliquer son désir de retourner à Beyrouth.

« Ni le Québec, ni Sidney ni Washington, ne représente mon paradis perdu. On peut s'émerveiller de la construction architecturale de telle ou telle ville ou basilique, mais il y a toujours un coin du monde « juste pour nous » auquel on souhaite revenir pour se sentir un peu « plus vivant ». Le jardin de mes grands-parents au village est mon lieu fétiche. C'est l'endroit où j'aimerai revisiter chaque année. C'est mon lieu culte, mon paradis perdu ! »

Quel est le secret de ce lieu affectif pour Rodrigue ? Il est porteur de sens. Il lui fait reconquérir le temps de son enfance, ce temps d'avant où il était choyé, aimé, et désiré. C'est un endroit hors du temps qui le rend unique et important.

Un simple lieu même insignifiant pour les autres, peut devenir le centre du monde, ou mieux encore le nombril qui lie un individu à sa terre natale, ce ventre maternel qui le contenait et où il se sentait au chaud... Cet endroit devient un lieu culte, sacré car ils réveillent les réminiscences d'expériences intenses et inoubliables fixées à jamais dans la mémoire émotionnelle. Cet endroit a la faculté extraordinaire de rendre présent ce qui a été perdu : le goût, le parfum, les couleurs, font revivre encore une fois ce qui a disparu ou qu'on a abandonné...

Retrouvailles avec la grande famille, la terre d'origine. À nouveau « materné » pris en charge affectivement, non plus livré à ses angoisses.

Les mythes familiaux peuvent organiser la scène psychique des individus, à l'intérieur des familles, mais ils peuvent aussi dégénérer en pathologie chronique, lorsque la famille tente de garder son image soudée pour soutenir un sentiment d'appartenance qui n'existe pas. Or le lien familial issu du couple est la matrice des mythes familiaux. Mal imbriquée, la famille court le risque de perdre un de ses membres.

Freud parle du « roman familial narcissique » quand l'enfant préfère s'imaginer qu'il est adopté que de supporter la frustration de ses désirs. Il s'invente une autre réalité pour échapper à la blessure narcissique qu'il découvre suite à son impuissance. Une blessure qui viendra s'ajouter à celle de l'enfant rejeté ou abandonné. Face à la désillusion il crée des imagos parentaux différents.

Rodrigue quant à lui, a préféré mettre de côté ses parents, qui n'ont jamais été à ses côtés de toute façon, pour privilégier ses grands-parents maternels vivant au Liban. Pour se construire une identité stable, le jeune garçon avait besoin de continuer son histoire en intégrant sa double appartenance, au lieu de se créer un clivage entre ses 2 cultures de références. Ce qui peut être considéré comme une issue saine à une situation complexe.

Serait-il parti s'il s'était senti suffisamment aimé par sa propre mère ?

L'enfant blessé, cherche-t-il à présent, à se venger de sa mère par l'abandon qu'il lui impose en choisissant aujourd'hui de revenir dans son pays d'origine, lui laissant à elle et son mari, l'option migratoire ? Est-il en train de mettre ses parents face à leurs responsabilités, qu'ils avaient fuies pendant des années, selon lui ? Rend-il sa mère coupable de ses échecs répétitifs ?

La réponse à la majorité de ces questions serait probablement positive. Une forme d'identification à l'agresseur peut se lire dans ses actes :

Rodrigue a mal vécu les départs répétés de son père loin du domicile familial, et les absences de sa mère qui finissait toujours par rejoindre son mari. Ces multiples ruptures étaient considérées comme des trahisons. Il percevait les voyages de ses parents comme un couteau pointu qui se retournait dans sa plaie infantile, faisant saigner son cœur, tout en nourrissant ses angoisses.

Que peut-on supposer au 1er abord :

Qu'il part revivre une deuxième enfance auprès de ses grands-parents, après une première expérience affective vécue comme échec ?

Peut-on lire ses actes comme une fuite en avant, suite à un parcours couronné de déceptions, ou s'agit-il d'une crise d'abandon de son unique objet d'amour ? Cherche-t-il à faire payer l'abandon du seul être supposé s'occuper de lui ?

La mort subite du grand-père paternel, a-t-elle réveillé chez le jeune homme son instinct de vie ? L'inquiétude de rater son avenir l'amène à repartir d'une façon impulsive.

L'envie de partager le même sort que les siens, les mêmes soucis du quotidien (il me les cite : « les pannes d'électricité, l'infrastructure des routes, la coupure d'eau » etc.), permet au jeune homme, le rapprochement affectif avec ceux qu'il a aimés, enfant, et qui l'ont le plus aimé au monde, peut-être même plus que ses géniteurs pense-t-il.

Alors que l'évènement passe sans trop secouer les autres membres de la famille, excepté peut-être le père, la perte du grand-père réveille en Rodrigue l'envie de rentrer au pays le plus vite possible : « *Il ne faut plus que je perde mon temps loin des miens. J'ai besoin de connaître mon histoire familiale, de renouer avec mes origines. Ça me manque de connaître ma vraie famille* ».

De nouvelles frayeurs disproportionnelles, grandissent en lui le pressant de revenir à Beyrouth : « *Et si mes autres grands-parents meurent aussi avant de me raconter leur vie ?* ». L'envie de s'inscrire dans la lignée de ses parents et ses ancêtres libanais, se fait urgence.

Face à un père *qui fuyait* l'affrontement à Beyrouth 25 ans plus tôt, par peur de *mourir*, je me retrouve face à un jeune qui cherche à *affronter* ses faces cachées pour mieux *vivre son présent*.

C'est comme si le fils revenait aux lieux du crime pour réparer une erreur initiale, voire compléter un cheminement encore inachevé. Manquerait-il encore un maillon dans cette chaîne de rencontres pour que la boucle soit bouclée ? Seul Rodrigue pourra le révéler...

- De quelle façon Rodrigue a liquidé son Œdipe ? Comment-a-t-il vécu la rivalité avec le père pris entre 2 passions, sa femme et son travail ? Est-ce pour cela qu'il a eu besoin de défier l'autorité du père en franchissant l'interdit ? Est-ce que ses comportements actuels reflètent des angoisses archaïques relatives à la période infantile, et qui ressurgissent suite aux traumatismes plus récents ?

En effet, la prise de drogue ayant suscité une culpabilité excessive, dégénère chez le jeune le sentiment de ne pas pouvoir réparer la faute originelle. J'en déduis qu'il continue à perpétuer au fond de lui, des départs mal assumés dans sa vie réelle, qui reviennent désormais en écho de ses ruminations ?

Si le jeune ne supporte plus les voyages c'est probablement qu'il ne désire plus se confronter à de nouvelles séparations. Des renversements continus des processus identificatoires, des changements d'environnement, d'habitudes et de valeurs, mènent à une crise identitaire conséquente sur le plan psychologique, social et personnel. Le déracinement de Rodrigue a fini par ébranler le sentiment d'une continuité identitaire.

Pour s'adapter à chaque fois, Rodrigue a fait d'énormes compromis : quitter sa famille au sens large, ses activités, ses études, son style de vie. Il brave toutes les difficultés pour être intégré par l'ensemble des adolescents qui ne lui ressemblent pas culturellement, jusqu'à probablement changer ses moindres habitudes, voire se renier. Soumis à du bullying pendant l'adolescence, par des camarades de classe, n'osant en parler devant ses parents qui le pensent plus fort que sa sœur, voulant en vrai leur démontrer ses capacités, Rodrigue cache à son environnement les pressions psychologiques énormes, auxquelles il est constamment soumis.

L'équilibre de l'individu est atteint quand les valeurs auxquelles il s'identifie, et qui sont signifiants pour lui, sont atteintes. Ces mêmes valeurs ne lui permettent plus de s'accorder avec son environnement immédiat. Il doit changer de peau. Changer de peau ou fuir la réalité ? Peut-être tout simplement retrouver l'illusion d'un entourage moins menaçant pour le Moi. C'est ainsi que Rodrigue s'est trouvé impliqué dans des actions qui ne lui ressemblaient guère. Etre contenu malgré ses faiblesses est important pour qui n'a jamais senti d'appartenance.

L'effort d'adaptation qui se fait discrètement ou la révolte contre le système, fragilise le moi individuel vis à vis du processus de changement économique ou géographique de la famille. Une fois en place dans l'émigration, c'est toute la condition de l'émigré, qui est le lieu d'un intense travail d'intégration. Travail souterrain quasiment invisible, à la manière d'une fourmi, fait de petits riens qui s'accumulent quotidiennement au point de susciter, sans qu'il s'en rende compte de profonds changements.

Une intégration réussie ne dépend pas objectivement de la volonté de l'individu. Elle est la résultante d'une acculturation. Or l'acculturation considérée comme processus psychologique est le formant et l'acculturation considérée comme phénomène collectif est le contenant. Le second étant le contexte du premier, le premier contribuant au maintien du second.

L'individu émigré pris dans ce double travail est *ipso facto* coincé entre deux vagues : D'une part les préoccupations d'aujourd'hui et d'ici, et d'autre part les souvenirs d'hier et d'ailleurs.

Hésitant entre la présence inconfortable et le retour fantasmé qui, sans être résolument écarté, ne promet rien de stable, l'émigré est constamment dispersé.

Que peut pour lui la thérapie ?

6- LA RECONSTRUCTION DE SOI VIA LA RENCONTRE CLINIQUE

D'un point de vue psychanalytique, l'émigration dégénère un trauma si elle rencontre immédiatement 2 facteurs essentiels :

- 1- L'absence de lois sociales suffisamment appliquées et respectées, pour garantir une autorité stable et sécurisante à l'individu.
- 2- L'absence d'une balise affective personnelle, suffisamment ancrée pour entretenir la confiance du Moi dans les méandres de sa structure psychique.

La relation du couple des parents de Rodrigue était forte, mais c'est la relation parentale avec leur fils qui faisait défaut. Le mari souvent absent vit loin de sa femme et ses enfants plus de 7 mois par an. « *C'est le prix à payer pour réussir sa vie* » me dit Rodrigue justifiant son père. « *Il ne doit pas être franchement heureux de se priver de sa famille, mais il est vraiment obligé, sinon ses 2 enfants auront à souffrir ce qu'il avait souffert pour bâtir son empire. Au moins maintenant nous avons quelque chose pour nous lancer avec dans la vie. Les biens matériels, l'immobilier, un capital d'argent à la banque, ce sont un tremplin plus que nécessaire de nos jours !* » Le dit-il par conviction ? Cette rationalisation en tant que mécanisme de défense, protège Rodrigue de ses angoisses d'abandon. Mais suffit-elle à éloigner la rancœur ?

« *Il se sert de nous pour prétexter ses longues absences. A quoi me sert son argent si je ne le vois même pas ?* » Rajoute-t-il « *Il se vante devant sa famille, mais moi je sais qu'il s'en fout de nous tout comme je m'en fous de lui d'ailleurs* ». Voilà un autre mécanisme de défense avancé par le déni.

La rancune du jeune homme vis-à-vis de son père est manifeste. Elle cache une grande déception, sans doute à la hauteur de ce grand amour refoulé, une identification mal assumée à une imago parentale qui n'a pas été suffisamment sécurisante. L'adolescent devenu adulte malgré lui, fait payer à son père l'abandon qu'il a subi étant enfant. Que lui reproche-t-il exactement ? Rodrigue considère son père fautif de ce long silence, et sa mère coupable de complicité. Comme elle n'a jamais voulu quitter le père pour le fils, et qu'elle a toujours pris le parti de défendre son mari, elle est au même titre soumise au mauvais traitement de son fils. Le complexe d'œdipe mal résolu de Rodrigue, réapparaît en force ici sur la scène psychique. Il y amène une culpabilité sous-jacente, qui expliquerait que le jeune tente de s'auto-punir continuellement en s'infligeant une attitude négative, et en s'infiltrant des substances tuant son propre corps à petit feu.

Il n'y a que la petite amie, elle aussi distante comme peuvent l'être ses parents (mais n'est-ce pas là le seul modèle introjecté) qui est présente sur fond d'écran, discrète en arrière-plan, mais qui ressurgit pour lui ingurgiter de temps en temps, des doses d'amour narcissique, gonflant son moi momentanément. C'est cette carence affective perpétuellement présente chez le jeune homme, qui justifie le rôle de victime qu'il prône haut et fort alors qu'il s'affirme paradoxalement comme agressif envers les autres.

Petit à petit, au cours de la thérapie, Rodrigue prend conscience à quel point il est partie prenante de ce qui lui arrive. Il reconnaît ses manipulations, avoue ses faiblesses et dévoile ses mauvais plis. Il admet ses chantages affectifs, sa paresse, son indifférence apparente, comme autant de moyens usés avec son environnement proche, de façon à maintenir le rôle de bourreau dans certaines situations, et victime dans d'autres.

Rodrigue vivait dans un conflit intrapsychique, le secouant entre un Ca qui lui permet l'accès à des plaisirs faciles et un Surmoi qui lui interdit les sorties de route. Soumis à la torture des exigences sociales, son Moi faible et perdu, n'arrivait pas à gérer son trop plein d'émotion.

Il demande de se faire accompagner, avec pour attentes, avoir une vie mentale saine et régulariser sa situation sociale : continuer ses études, trouver du travail, se marier, bref bâtir des projets de vie et s'intégrer à nouveau.

Aurait-il choisi de quitter sa famille, pour faire croire que cette fois-ci, c'est fini, c'est lui qui décide ? Avait-il réellement l'intention de se prendre en charge, de s'affirmer *maitre de son destin*, alors qu'il avait subi tant de rejet ?

Le premier défi dans cet accompagnement thérapeutique consistait à lui faire prendre conscience qu'il ne fait que reproduire des traumatismes infantiles vécu à répétition.

Le deuxième challenge consistait à lui montrer que ses coupures avec l'environnement social, interrompait sa propre continuité historique, et le contraignait à des conversions identitaires brutales.

L'identité sociale à l'instar de la culture, n'est pas naturelle mais bien historique. En la congelant dans le devenir mais sans la figer dans le passé non plus, l'individu se dote d'un moyen de négociation de son identité. Nous conviendrons à ce niveau du raisonnement, que l'identité d'origine est plutôt postulée et affichée jusqu'à ce que l'émigrant la redéfinisse du moins jusqu'à ce qu'il effectue son remaniement, et négocie un arrangement interne, dans un ordre de priorités qui lui est propre. Il s'agit en l'occurrence d'une reconstitution à posteriori de l'unité de fraction humaine, alors qu'elle semble éclatée à priori, voire écartelée.

Le cadre théorique de la thérapie était d'inspiration analytique. Rodrigue venait à raison de 2 fois / semaine. La thérapie s'est arrêtée depuis 6 ans, lorsque Rodrigue a décidé de voyager à l'étranger pour une formation spécifique dans le domaine musical.

Dans *Deuil et Mélancolie*, Freud compare le processus de travail psychique douloureux faisant suite à la perte d'un proche, à la mélancolie. (Freud,1917). Le schéma est celui du désinvestissement d'un objet pulsionnel qui soutenait le moi, auquel ce dernier s'était identifié. La personne se croyait un « moi », et ce moi était inspiré de l'extérieur. Une fois cet extérieur perdu, c'est l'unité de la personne qui se perd. Il s'agit d'une déchéance face à la qualité de l'image du moi, et d'une déchéance face aux fonctions du moi. La mélancolie diffère du deuil en ce qu'elle entraîne comme auto-reproche et culpabilité violente.

La dépression reprend ce modèle : elle est une « petite mélancolie. » Le désir existe encore, le moi survit, mais il y a pensée douloureuse, désinvestissement de la relation. Les symptômes de la mélancolie y sont simplement réduits. Faire le deuil de son pays (que ce soit l'originel ou le pays d'accueil), enterrer une partie de sa vie, quitter ses amis, est d'une façon très observable, source de déprime pour grand nombre d'individus.

De plus, plus une personne présente de facteurs de « vulnérabilité », plus elle éprouve du stress et plus elle risque de connaître un épisode de dépression. On parle d'un modèle de vulnérabilité au stress. Les pertes et les traumatismes subis lors de la petite enfance, comme le décès ou la séparation des parents, ou des accidents de la vie adulte, comme la disparition d'un être cher, le divorce, la perte d'un emploi, les problèmes financiers importants, peuvent mener également à la dépression. Le fait de traverser plusieurs événements graves sur une période prolongée font augmenter les risques de développer un trouble dépressif.

Il n'est pas rare qu'une personne en dépression se souvienne d'événements traumatisants survenus plus tôt dans sa vie, comme la perte d'un animal ou des mauvais traitements subis durant l'enfance. Ce qui évidemment aggrave ses troubles névrotiques.

Bergeret souligne l'importance du narcissisme en ce domaine. Il soutient que la dépression survient après la perte d'objet opérant sur une personnalité en déficit narcissique primitif. L'objet d'amour est bien distancié, mais la question qui se pose est la suivante : pourra-t-on survivre sans l'autre ? Bergeret souligne précisément que cette perte d'objet d'amour amène la personne à une perte de sa valeur propre, à une autodépréciation qui fait le lit des auto-accusations à venir. C'est comme si ce deuil impossible de la « mère morte » qui est toujours vivante, est à la racine des dépressions futures que la personne pourrait connaître, lorsqu'elle n'a pu réagir autrement à ce premier deuil de la fusion avec la mère.

« Je vois ma vie s'écouler comme dans un sablier...passif...je la regarde impuissant. Je ne peux rien changer ! ».

Ce deuil répétitif dans la vie de Rodrigue, est devenu une composante essentielle de son parcours migratoire. Sauf que dans son cas, il n'a pas pu suivre un processus de deuil ordinaire pour un objet d'amour perdu. La relation primitive et fusionnelle avec la patrie, comme avec la mère, rompue, a fait le lit de sa douce mélancolie.

C'est comme s'il vivait avec « *la mère morte* » à l'intérieur de lui. Il ne peut faire le deuil d'un pays d'origine qu'il chérit tant, mais où il n'a jamais pu vivre assez longtemps pour assouvir sa faim, et pouvoir s'en sevrer. Le symbole du sablier, utilisé dans sa phrase de désespoir, représente bien cet allongement du temps qu'il ne contrôle plus. Seule sa prise de drogue de temps à autre, lui permet de lâcher prise, d'accepter la fuite, de se laisser soumettre à l'emprise du temps. Là le contrôle et la puissance ne sont pas de mise. Rodrigue redevient un petit garçon *tout puissant* même si réellement, il ne contrôle aucun facteur de son environnement.

Pour l'émigré, d'une certaine manière, le temps est infiniment mourant, une minute peut paraître des heures, et la mort semble faire son travail en une torture d'auto accusations qui ressemble à celle de l'enfer. La dépression semble bien être cet impossible deuil.

De séparation en séparation, de perte en perte, Rodrigue s'est esquivé jusqu'à ne plus pouvoir faire face à ces rencontres synonyme de ruptures. Je relève de ces propos une immense douleur morale. Le thème de « *laissé pour compte* » revient souvent. La culpabilité et le regret le rongent. Culpabilité d'avoir toujours fait les mauvais choix. Regret d'avoir laissé sa sœur et « *les autres* » le dépasser en tout.

Au sein de ce processus truffé d'ambiguïtés et de heurts douloureux, le jeune a réagi comme il le pouvait avec ses composantes psychiques. Il s'est exprimé comme un être socialisé dans une culture indéterminée.

La discontinuité identitaire personnelle de Rodrigue s'est articulée autour :

- d'un lien affectif familial frustrant, qui perdure dans les aléas divers qui jalonnent son itinéraire
- d'un faible enracinement scolaire puis professionnel, et d'une infériorité sociale associée à ce statut carencé

Fuyant ses égarements et ses anxiétés, il s'est réfugié dans un paradis imaginaire. Il nourrissait l'espoir de retrouver sa place et son pouvoir auprès des siens une fois rentré dans son pays. « *Là-bas je leur prouverai que je ne suis pas un incapable... Les libanais sont un peuple battant. Je vois les jeunes de mon âge à Beyrouth, ils sont 10 fois plus actifs. Les conditions de la vie sur le plan local les ont durcis...* » me précise-t-il.

Rodrigue a longtemps vécu ballonné entre son rêve et sa réalité : En rêve il se voyait au Liban, à la tête d'une bande qui joue du jazz. En réalité il continuait à vivre à l'étranger, coincé dans son impuissance. Son identité s'effritait petit à petit. C'est alors que les représentations basculent et le trouble psychologique s'impose progressivement comme un sombre destin.

Les problèmes posés par sa situation d'exil sont explicitement dressés dans un tableau de troubles individuels. Pour lui la définition du bonheur se limite alors au retour à l'originel *paradis perdu* : qui est le contenant maternel. Ce ventre dans lequel il était si bien, ou si mal d'ailleurs, ceci n'importe que très peu aujourd'hui, puisque de toute façon par l'effet de l'éloignement, les souvenirs ont pris du renfort.

Quel que soit le souci analytique d'éclairer l'inconscient pour atteindre un meilleur équilibre psychique, il n'en demeure pas moins que l'histoire personnelle est issue en partie, d'une toile généalogique. Les traumatismes s'inscrivent dans les tissus de cette anamnèse qui va utiliser la voie du symptôme pour se manifester. L'arbre généalogique est une forme première d'une réalité biologique antérieure, porteuse de quantité d'incidents dissimulés et d'émotions dérobées. C'est une première matrice de projet, pour un futur migratoire, qui commence dès la conception de l'enfant dans l'inconscient parental.

Le réel n'existe que pour conforter le fantasme et le rendre tangible aux yeux du jeune homme. Plus la réalité extérieure l'éloigne de son réel subjectif plus Rodrigue s'est rapproché de ses perceptions atemporelles en quelque sorte, s'accrochant uniquement...obstinément à ses réminiscences mystifiées.

Voilà comment le transfert entre le Thérapeute et le thérapeusant fait aussi lieu de Rencontre : puisqu'il forme ce lien nécessaire qui tisse l'histoire du patient dans ses différentes conjonctures reliées à son présent, il donne sens à ce qui était insensé.

En effet, la Rencontre clinique permet chez le patient l'installation de la rencontre contingente de l'altérité. La prévalence chez Lacan du transfert comme lien à autrui apparaît ici très essentielle, car Lacan l'introduit pour la première fois dans la dialectique de l'amour. Ce concept de transfert s'était inscrit dans le corpus théorique de la psychanalyse d'une manière radicale puisque pour Freud, il constitue tout à la fois le principal agent de la cure et le principal obstacle à sa conduite.

Le terme même de transfert renvoie à plusieurs acceptions. Étymologiquement, nous retenons celle de déplacement. Ce qui était à tel endroit se trouve porté à tel autre. Mais le transfert c'est aussi la métaphore qui implique une substitution signifiante productrice de sens. Ce qui est transféré ne se retrouve pas ainsi identique à lui-même. La similarité ne constitue pas la lisibilité du transfert. Aussi bien, c'est par abus de langage que l'on restreint la notion freudienne de transfert (Laplanche, Pontalis, 1953) à n'être que répétition auprès d'un autre d'un mode d'être ou d'agir expérimenté avec un tiers. On pourra se référer à cet égard au commentaire par Lacan (Lacan, 1960) du Banquet de Platon et aux réflexions de Philippe Julien (Julien, 1985, P. 99).

La pure répétition apparaît dès lors, l'opposé même du transfert, une tentative de s'y soustraire. Lacan clarifie : « *Dans le transfert, le sujet fabrique, construit quelque chose. Et dès lors, il n'est pas possible, me semble-t-il, de ne pas intégrer tout de suite à la fonction du transfert le terme de fiction. D'abord quelle est la nature de cette fiction ? D'autre part qu'en est l'objet ? Et s'il s'agit de fiction, qu'est-ce qu'on feint ? Et puisqu'il s'agit de feindre, pour qui ?* » (Ibid. P.207)

En d'autres termes, il est impossible d'éliminer du phénomène du transfert le fait qu'il se manifeste précisément dans le rapport à quelqu'un de ponctuel à qui l'on veut parler. Ce fait est déjà en soi constitutif. Il constitue une frontière entre soi et autrui, et nous indique en même temps de ne pas noyer ce phénomène dans la possibilité générale de répétition qu'aménage l'existence même de l'inconscient.

Cependant il est à signaler que la conception du transfert dépend du cadre de références théoriques où le Thérapeute l'inscrit. Il pourrait être d'abord compris en référence à l'ordre imaginaire : « *Ce phénomène représente chez le patient le transfert imaginaire sur notre personne d'une des imagos plus ou moins archaïques [...] qui par une action d'identification a donné sa forme à telle instance de la personnalité* » (Ibid. P.207).

Mais c'est en référence à l'ordre symbolique que le transfert peut être conçu ultérieurement : « *Chaque fois qu'un homme parle à un autre d'une façon authentique et pleine, il y a, au sens propre, transfert, transfert symbolique* » (Ibid. P.127).

Enfin, c'est dans le rapport du savoir et de la vérité, ayant affaire avec le «réel» que le transfert peut se concevoir : « *La psychanalyse instaure sa finitude, non par le silence, mais selon sa pratique même, c'est-à-dire en répondant à cette question : à quoi ce savoir nous mène-t-il ? Où nous conduit-il ? C'est pour y répondre que Lacan a nommé ce 'lieu' du nom d'une dimension : le réel. [...] La seule façon de situer la psychanalyse au regard de la science et non de la religion, est de poser par le symbolique la limite du symbolique : le réel* » (Julien, 1985 P.143).

Il est fréquent que la conception imaginaire du transfert soit celle qui est retenue dans les discours psychosociaux, en activant le modèle très spontané de l'identification par la similitude concrète de traits formels. La conception symbolique est assez bien représentée par des travaux comme ceux de Dolto où «*tout est langage* ». La solution – on parle de résoudre le transfert – vient par un épuisement du symbole qui permet d'atteindre à la révélation ultime d'un sens, le mot libérateur.

C'est en effet une inscription dans le fil freudien, jusqu'au point où le réel justement y surgit de ce qui ne se symbolise plus et que signalent la compulsion de répétition, la confrontation au «roc» de la castration, ou encore ce qui vient comme effet du hasard, de bonne ou mauvaise rencontre...

Nul ne saurait nier que la levée du refoulement par l'interprétation des associations libres se révèle curatif et efficace. Mais comme il y a toujours des associations possibles, elle reste cependant inapte à définir quand l'analyse se termine vraiment. C'est plutôt le retour de la question qui rend la cure efficace et permet aussi de dire qu'elle est terminée.

La question du réel vient émerger à ce point où F. Dolto situait pour la résoudre, un Autre « plein » qui est Dieu pour elle. Dieu qui représente le point où toute question se conclut, ne serait-ce que par l'hypothèse tenue pour vraie d'une réponse possible, même si on n'en connaît pas les termes.

Pour Rodrigue la cure se termina lorsqu'il comprit son histoire et l'a enfin prise en charge : « *Aurait-il fallu que je vive toutes ces ruptures pour en établir un lien fiable ?* » se demandait-il.

En guise de mot d'adieu il nous écrit : « *J'en ai pas perdu du temps... j'en ai gagné* ». Au final, la rencontre clinique a permis la reconstruction de soi. Comme le dit Lacan « *il y a des phénomènes psychiques qui se produisent, se développent, se construisent, pour être entendus, donc justement pour cet Autre qui est là même si on ne le sait pas* » (Lacan, 1975, Le séminaire-Livre I).

Le transfert est à l'œuvre dès qu'il y a un lien social puisque de cet Autre, on rabat le mystère sur les figures des « petits autres » de l'imaginaire. En conséquence, la relation à autrui est marquée de l'histoire subjective, laquelle n'est pas seulement l'histoire des relations sociales.

Il ne suffit pas de se référer au transfert pour établir une guérison. Néanmoins le thérapeute est en position d'opérer une analyse du transfert dès lors qu'il étudie les avatars des relations de son patient. A ce stade de la rencontre clinique, le pont construit entre le passé du patient et son futur, lui permet de sortir de l'impasse et de se projeter dans le possible.

Croire en soi à nouveau c'est accepter de se donner une 2ème chance, même si numériquement ce n'est pas la 2ème mais la Nième fois, après avoir banni le pattern qui faisait qu'on répétait les mêmes erreurs... Ce transfert entre le Thérapeute et le thérapeuté, condition *sine qua non* du traitement analytique, a fait lieu de rencontre, puisqu'il forme ce lien nécessaire qui tisse l'histoire du patient dans ses différentes conjonctures reliées à l'incompréhensible, et donne sens à ce qui était insensé.

- ***Rencontre de Freud avec Alfred Adler***

Avant de terminer cette partie clinique, nous puisons de la rencontre de Freud avec Adler pour clôturer le travail thérapeutique effectué avec Rodrigue. La rencontre de Freud avec Adler a été décisive pour la maturation des concepts psychologiques devenus plus tard précurseurs de l'analyse systémique. Adler a utilisé les termes de psychologie individuelle comparée pour exprimer le caractère indivisible de la personnalité, et de ses manifestations toujours envisagées par rapport à une culture. L'approche systémique a une vision globale qui considère la personne non seulement sous l'angle de son corps, de son esprit et de son inconscient mais aussi de sa famille, son contexte social, sa situation professionnelle, voire sa dimension spirituelle lorsqu'elle se présente.

Dans la vision d'Adler, le thérapeute n'est pas un écran neutre sur lequel sont projetées les angoisses du patient comme en psychanalyse freudienne, mais un être humain qui tente de les comprendre en participant à leur évolution. Ses idées ciblent les dysfonctionnements familiaux, qui apparaissent derrière les symptômes, la dépression, l'échec scolaire, et la toxicomanie, comme ce fut le cas de Rodrigue.

Nous en retenons deux notions importantes pour l'étude de la personnalité de Rodrigue :

- 1- La notion de style de vie : qui est constitué des modes d'action et des réactions inscrits dans la construction psychique. Chez Rodrigue cela a été apparent à chaque fois qu'il fuyait ses difficultés affectives en se cachant derrière un comportement agressif.
- 2- Le sens social : qui est le besoin de s'identifier, de reconnaître les autres et de se reconnaître en eux, qui a été clair au retour de Rodrigue au Liban.

7- CONCLUSION : LA RENCONTRE DE SOI AVEC SOI

Après tout ce cheminement traversé des 6 étapes décrites dans cet exposé, nous pouvons comprendre les douleurs successives vécues par Rodrigue. Avec l'aller-retour que nous avons parcouru entre la théorie et la pratique, nous pouvons analyser à la lumière de ces données l'évolution clinique du patient.

Quelles ont été alors les conséquences psychologiques des rencontres du jeune homme, soumises au processus migratoire ?

Une première conséquence visible est sa crise identitaire. Nous rappelons que la crise d'identité est l'état psychique dans lequel se trouve l'individu, lorsqu'il perd ses repères identificatoires, piliers de sa personnalité.

Son cadre culturel se modifie entraînant des changements dans ses comportements. Ce conflit résulte d'un concours de circonstances qui obligent l'individu à effectuer un aménagement psychique vis à vis de son environnement physique.

En effet, toute situation de dépaysement, entraîne chez le sujet migrant des agencements psychologiques propres à la société qui l'accueille, et qui sont plus ou moins différents de ceux où se déroulaient ses expériences habituelles. Lors de ses contacts humains «*Le simple dérangement des modalités usuelles de vie crée des conflits cognitifs qu'il faut résoudre sous-peine d'être tenté par le repli sur soi ou le sentiment d'exclusion face à ce qui représente la stabilité propice au maintien de l'identité...*» (Ragi, 1999, P. 96).

De son témoignage clinique, se dégagent des facteurs spécifiques à la crise d'identité, interférant avec les données psychiques de Rodrigue :

- l'angoisse d'abandon
- ses désillusions sur le plan relationnel
- les épreuves narcissiques auxquelles il a dû faire face
- sa confrontation au principe de réalité

Ces facteurs expliquent que la souffrance psychique du jeune, ne découle pas nécessairement de sa difficulté d'implantation dans le nouveau pays (incertitude, racisme, ou autre), mais aussi des difficultés précédant le moment de son arrivée dans ce pays, et qui ont une flagrante influence sur son intégration psychosociale.

Dès 1932, Freud n'avait cessé de rappeler que l'avantage du transfert est justement d'amener l'analysant à faire se dérouler sous les yeux de l'analyste, un fragment important de son histoire. Au terme du voyage qui l'a éloigné de sa terre natale, Rodrigue déménageant avec pour tout bagage une culture polyvalente, et une vision du monde jugée naïve et idéaliste, a fini par faire ses racines dans des attachements éphémères au hasard de ses rencontres. C'est pourquoi ces racines n'ont pas été suffisamment ancrées. Ne bâtissant sa maison nulle part, il a fallu limiter son horizon et revenir en arrière pour se reconstruire une bâtisse bien fondée. Consolider ses croyances et ancrer sa conception des relations familiales dans la réalité et non dans l'imaginaire, lui a finalement permis de démarrer sa carrière musicale.

Et comme le chiffre 7 est celui de la création, ce parcours de troubadour, ponctué de 6 grandes étapes, qui a obligé le jeune homme à combattre ses propres démons, se couronne par une 7ème et ultime Rencontre. C'est la rencontre de soi avec soi. " Yung soutenait que « Confronter quelqu'un à sa propre ombre revient à lui montrer la lumière qui l'habite "(Jung, 2014). Malgré sa vie sociale marquée par le signe de la rupture, malgré ses installations dans chaque nouveau pays désormais synonyme de renonciation et de recommencement, Rodrigue a pu éviter de justesse le moule dans lequel ces sociétés l'enfermaient, en ne prenant forme que de ses aspirations propres. La souffrance l'a mené à vivre une dernière rencontre, issue de longs mois de travail assidu sur lui-même et d'accompagnement thérapeutique. Il s'agit de sa rencontre avec lui-même.

Le concept de la Rencontre s'est avéré intéressant dans la clinique, par le renversement qu'il a instauré dans le parcours identitaire. Il situe la subjectivité dans la collectivité, interagissant en termes de réciprocité.

Ce travail est de première importance dans la clinique psycho traumatique en ce qu'il aborde de façon essentielle les conséquences affectives de l'émigration, de ce qui ne peut se loger dans aucune langue, dans aucune mémoire. Ces réactions sont à considérer comme autant de modes de la présence humaine, des « modes de se comprendre » où l'être se découvre, dans des situations limites marquées par le refus d'y demeurer et la volonté de s'en sortir, évasion de ce qui constitue le fond d'une expérience migratoire.

L'enfant en grandissant devient expert de ce qu'il a le plus pratiqué. Rodrigue, comme beaucoup de jeunes dans le monde aujourd'hui, a connu les déplacements, le harcèlement, la solitude, et l'abandon. L'abandon fantasmé de ses parents n'est plus rien à côté de l'abandon réel de ses rêves d'enfant. Ce jeune homme a essayé d'emprunter différents chemins pour atteindre la voie de la sagesse. La seule constance qu'il a pu maintenir dans sa vie, c'est son instrument (le saxophone). La musique a pu apaiser ses tourments, et lui apprendre qu'il existe un langage universel au-delà des différences culturelles. Il avait emprunté des voies imaginaires pour tenter de saisir une réalité qui se dérobe. Ses colères, ses déceptions, et ses souffrances, tentaient de

trouver des réponses à des questions qui n'en ont pas, sur la vie, la mort, les origines,...et le pourquoi de son existence.

Pourtant donner un sens à son existence, comme le proposait Adler dans son livre « le sens de la vie » (Adler, 1980) a pu consoler Rodrigue. Trouvé un sens à sa souffrance, lui a permis de mieux l'accepter. En la digérant, il n'avait plus besoin de s'ingurgiter des substances chimiques de compensation.

Si la mémoire psychanalytique est oublieuse, défensive et cachotière, la mémoire traumatisante elle, reconstruit les souvenirs en fonction de nos craintes et de nos désirs. Donc l'intrapsychique vient s'ajouter à l'intracérébral déjà construit par l'exploration du monde et nos différentes expériences depuis l'enfance, ainsi que par nos interactions avec les autres.

Dans le film Jimmy P. le médecin psychanalyste Devereux affirme « *le traumatisme psychique est une blessure de l'âme* ». Seule la rencontre clinique peut alors venir en aide à celui qui a subi un ou des traumatismes. Elle permet le soulagement cathartique via la narration de son histoire, mais aussi une reconstruction identitaire, via le lien établi entre passé et présent, ouvrant enfin grand la porte à un meilleur avenir. Ce facteur de lien que permet la rencontre, la vraie, celle qui lie et établit des ponts là où il n'y a que carence et vide, c'est cette rencontre-là qui comble le manque par un désir de vie.

Le problème de l'Identité psychique liée à la migration est un sujet particulièrement important dans un Moyen-Orient sans cesse secoué par les guerres et l'émigration. La population libanaise a un long historique avec le parcours migratoire, la population arménienne au Liban aussi, ainsi que la population syrienne aujourd'hui. Seule une inspection des souvenirs antérieurs, même lorsqu'ils sont traumatiques, marqués par les guerres et les départs incessants, permet la réconciliation du nouveau Moi avec l'ancien. C'est là, garantir une renaissance psychique à l'individu migrant, et une continuité sociale à sa culture.

Les problèmes vécus antérieurement, ne seront plus source de gêne ou de honte mais a contrario, révéleront le caractère battant d'une population entière, prônant fièrement son identité.

Lorsque l'implication psychologique individuelle dans une identité culturelle commune, empêche la dispersion d'un peuple, d'être vécue comme victimisation sur un plan personnel, elle pourra se transformer alors en moteur de changement social.

Actuellement au Liban, ceux qui choisissent de continuer à vivre dans un contexte aussi perturbé politiquement, économiquement, et militairement, continuent leur évolution psychique sur un mode de survie, où instinct de mort et instinct de vie se rencontrent perpétuellement, autant dans le registre du réel que dans celui du symbolique. Le défi de l'individu libanais est alors de garder son équilibre psychique au milieu de cette incessante confrontation. La situation des réfugiés syriens au Liban n'est pas plus à envier, ni celle des émigrés libanais éparpillés aux quatre coins du monde. Ce paradoxe pourrait être liquidé un jour, lorsqu'on accepterait le fait que le travail sur soi n'est jamais achevé :

« La rencontre n'est qu'un instant...mais qui dure l'éternité ! »

REFERENCES :

- Adler, A. (1980). Le sens de la vie. Paris: Payot.
- Berry, In Borde H.G., Tournon J., (2000). Les identités en débats-intégration ou multiculturalisme ? Paris : Le Harmattan.
- Blondel, M.P. (2004). Objet transitionnel et autres objets d'addiction. Revue française de psychanalyse /2 (Vol. 68).
- Cyrulnik, B. (2000). Les nourritures affectives. Paris : Odile Jacob.
- Devereux, G. (1972). L'Identité ethnique : ses bases logiques et ses dysfonctions, Ethnopsychanalyse complémentariste. Paris : Flammarion.
- Dubar, C. (1991). La socialisation, construction des identités sociales et professionnelles. Paris : Armand Colin.
- Erikson, E. (2011). Adolescence et crise, la quête de l'identité. Paris : Flammarion.

- Ferenczi, S. (1978). Transfert et introjection, *Psychanalyse*. Paris : Payot.
- Ferenczi, S. (1982). Notes et fragments, *Psychanalyse IV, Œuvres complètes*. Paris : Payot.
- Freud, S. (1983). Le Moi et le Ca, in *Essais de psychanalyse*. Paris : Payot.
- Freud, S. (1981). Pulsions et destins des pulsions, in *Métapsychologie*. Paris : Payot.
- Freud, S. (1989). L'hérédité et l'étiologie des névroses [1898], *Œuvres complètes, III*, Paris : P.U.F.
- Freud, S. (1975). « Le problème économique du masochisme » dans *Névrose et psychose et perversion*. Paris : P.U.F.
- Freud, S. (1926). Inhibition, symptôme et angoisse. Paris : P.U.F.
- Grimaldi, & Marion, J.-L., (1987). *Le Discours et sa méthode*. Paris : P.U.F.
- Julien, Ph, (1985). Le retour à Freud de Jacques Lacan. *Collection Littoral*, Paris : éd. Eres.
- Jung, C., (2014). *Psychologie et alchimie*, Paris : Buchet-Chastel.
- Klein, M., (1959). *La psychanalyse des enfants*, Paris : P.U.F.
- Klein, M., (1984). *L'amour et la haine*, Paris : Petite Bibliothèque Payot.
- Lacan, J., (1958) « Les formations de l'inconscient » dans *Le séminaire V*, Paris : Le seuil.
- Lacan, J., (1982). « La direction de la cure » dans *Écrits*, Paris : Payot.
- McDougall, J. (1996). Créativité et identifications bisexuelles, in *Eros aux mille et un visages*, Paris : Gallimard.
- McDougall, J. (1978). *Plaidoyer pour une certaine anormalité*, Paris : Gallimard.
- Mijolla, A., (1981). *Les visiteurs du moi. Fantômes d'identification*, Paris : Les belles lettres
- Nathan, T., (1988). *Le sperme du diable, éléments d'ethnopsychothérapie*, Paris : P.U.F.
- Perron, R., (1992). *De l'identique au semblable ou comment être deux*, Paris : Bayard.
- Ragi, T., (1999). *Les territoires de l'identité*, Paris : Licorne.
- Ribas, D., (2003). *Formes de l'identification primaire à la mère*, in *Identifications, Monographies de psychanalyse, (2002)*. Paris : PUF.
- Ribas, D., Winnicott, D. (2010). *Transculturalité, la migration, enjeux et paradoxes*, Colloque Organisé par : IMAJE Santé, l'Espace Santé Jeunes de Marseille, avec le soutien de la Ville de Marseille. Paris : PUF.
- Bouyoucas, P. (2000) *Le cerf-volant*, Montréal : Éditions Trait d'union.
- Winnicott, D.W. (2000). *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris : Gallimard.
- Winnicott, D. (1971). *Jeu et réalités*, Paris : Gallimard.
- Jung, C.G. (2011). *Le Livre rouge*, Paris : L'iconoclaste.
- Zweig, S. (1991). *Correspondance*, Paris : Bibliothèque Rivage.